

Témoignage de **Maurice Vande Vijver**, ancien mineur

Les ethno-témoignages diffusés au sein du Bulletin du PIWB sont généralement des interviews “classiques” (retranscription d’une séance de questions/réponses). Le document présenté ci-dessous est différent puisque nous publions un texte rédigé, en 1994, par un ancien mineur : Maurice Vande Vijver. Ce dernier est resté trois ans à la fosse du Quesnoy (charbonnage du Bois-du-Luc). Impliqué dans les activités de la J.O.C. (Jeunesse ouvrière chrétienne), il rentre à la mine afin de devenir permanent syndical. A la suite de la catastrophe du Bois du Cazier, son épouse lui demande de quitter l’industrie charbonnière. Il obtient un poste d’employé au sein du secteur gaz et électricité et, après des cours à l’Institut supérieur de culture ouvrière (ISCO) et à l’Université catholique de Louvain, il terminera même sa carrière en tant que cadre à Intercom.

Préambule

Les mineurs et le dur travail de la mine ne doivent pas s’effacer de la mémoire collective. A la veille du 4 décembre, fête de sainte Barbe patronne des mineurs, je dédie ces souvenirs à ma femme, aux anciens mineurs et à Mgr. Himmer, évêque de Tournai décédé en janvier. Il aimait les mineurs et il était aimé par eux.

L’expérience de la mine

Il y a 38 ans que j’ai quitté le charbonnage du Quesnoy à Trivières où j’ai travaillé 3 ans et 3 mois au fond. Il y a 38 ans et peut-être serez-vous étonné d’apprendre qu’il m’arrive encore de rêver que je travaille à la mine. Je rêve que je martyrise la poignée du treuil qui tire les rames de chariots pleins vers le grand bouveau. Je pousse la manette à fond, le treuil rugit, il tire furieusement sur ses chaînes heureusement bien arrimées aux cadres métalliques de la galerie, le câble d’acier se tend à se rompre mais rien ne bouge.

Alors je me réveille et je me souviens que cela m’est arrivé dès le premier jour où je faisais ce travail. Je me souviens que j’ai remis la manette à zéro, engagé le frein et que

je suis parti dans le noir de la galerie. Lorsque j’ai rejoins la rame immobilisée, j’ai constaté qu’un chariot avait déraillé. J’ai dégagé ce chariot et ensuite, fort de mes 22 ans, je me suis baissé dos au chariot en glissant mes mains en dessous et j’ai voulu me relever en relevant en même temps le chariot mais il n’a pas bougé. Alors en risquant de me casser les reins, j’ai recommencé une fois, deux fois, sans succès ! Heureusement un autre mineur est arrivé. Il était plus petit et plus mince que moi. Il a pris un gros caillou, il l’a placé entre les rails, il a pris un morceau de bèle (bois de soutènement) qui traînait par là, il l’a glissé entre la pierre et le fond du chariot, il a appuyé sur ce levier et hop le chariot s’est soulevé et est retombé sur ses rails.

Cela a été ma première leçon de la mine. Une leçon de savoir-faire professionnel bien sûr mais aussi une leçon d’humilité et même une leçon de vie tout court car j’en ai retenu que la force tranquille obtient plus que la force brutale.

Ma deuxième leçon je l’ai prise avec Provieto, un coupeur de mur (galerie) ou avec André, un ancien facteur devenu bouveleur. J’avais remarqué qu’à la fin de la journée de travail, juste avant de remiser les outils, on s’occupait de rendre, propre, net, l’emplacement de travail et en moi-même je rigolais en me disant “cela ne sert à rien, l’autre équipe va arriver, ils vont forer et puis miner et tout sera de nouveau rempli de schistes éclatés”. Et puis j’ai compris. J’ai compris que c’était par respect pour ceux de l’équipe qui nous relevait et un tel respect des compagnons de travail, je ne l’ai plus jamais rencontré pendant la suite de ma vie professionnelle.

Lorsque je suis arrivé le premier jour au Quesnoy, j’ai emprunté comme les autres le couloir au tunnel qui conduisait à un immense vestiaire. Et j’étais là dans ce vestiaire, tout gauche, avec sur les bras tendus mon costume de travail, mon casque, mes bottines, un grand flacon de café et un “briquet” de tartines. “Eh ! Viens près de moi, il y a une armoire vide près de la mienne”. C’est ainsi que j’ai connu Louis. Par après Louis m’a confié que pendant la guerre il avait été combattre sur le front de l’Est, aux côtés des Allemands. A la libération, il avait été arrêté et condamné à je

ne sais plus combien d’années de prison par le Conseil de guerre. Un jour, à lui et à d’autres, on avait fait la proposition suivante : ou vous restez en prison ou vous êtes libérés à condition de vous engager pour le même nombre d’années à travailler au fond de la mine. Ces années passées, Louis continuait à abattre du charbon. Un jour il n’est pas remonté et j’ai appris qu’il y avait eu un éboulement dans la taille où il travaillait. Plusieurs mineurs dont le porion Marcel Quatrecoeur de La Hestre, étaient morts. Louis vivait mais il était coincé sous l’éboulement et pendant des heures, wallons, flamands, italiens, polonais, ont œuvré pour le dégager, lui et les autres. Ma troisième leçon a été une leçon de solidarité.

La catastrophe du Bois du Cazier et la remontée définitive vers la surface

Un dernier souvenir... Lorsque la journée de travail était terminée et que nous reparitions vers le puit, chaque jour à la même heure et au même endroit, nous croisions l’équipe d’après-midi. Avant d’apercevoir la lueur de leurs lampes, nous les entendions car au fond la voix porte loin mais ce jour-là nous n’avons rien entendu. Ou plutôt nous n’entendions que le bruit de leurs pas et lorsque nous nous sommes croisés, sans s’arrêter, il y en a un qui nous a dit “il y a une grande catastrophe dans une fosse du côté de Charleroi”. C’était le 8 août 1956 et 262 mineurs dont 136 italiens et 95 belges sont morts brûlés ou asphyxiés au charbonnage du Bois du Cazier à Marcinelle. Et pendant 8 jours, au Quesnoy comme ailleurs, nous arrivions pour travailler, nous nous regardions et nous ne descendions pas car nous avions peur.

Vous comprenez pourquoi, 38 ans après, je rêve encore de la mine. C’est parce que ces trois années nous ont marqué, ma femme et moi. En évoquant ces souvenirs plusieurs sentiments animent mon cœur : tristesse d’abord en pensant à ceux que j’ai connus au Quesnoy et qui sont sans doute morts depuis des années... fierté d’avoir connu au fond des hommes courageux et respectables... fierté de ce que la mine m’a appris...

Maurice Vande Vijver,
Bois d’Haine.